

nombre d'entre vous paraît heureusement toute naturelle.

Mais regardez autour de vous, écoutez les bruits qui s'élèvent de toutes parts. Écoutez,—vous le pouvez sans danger—Écoutez un instant les voix impérieuses et tumultueuses qui poussent tant de jeunes gens soit vers les labours asservissants de la cupidité, soit vers l'amour effréné des jouissances grossières, et dites-moi s'il n'y a pas quelque mérite à passer la tête haute et le cœur libre entre ces deux écueils de la société moderne ?

N'y a-t-il pas à notre époque et sur notre continent comme un culte de la fortune, comme une réprobation dédaigneuse de tout ce qui ne rapporte pas un profit matériel immédiat ?

Et pour le fouler aux pieds ce culte, pour la braver cette réprobation froide, et pour bien dire silencieuse, pour consacrer malgré cela des heures et des journées à la culture purement littéraire, philosophique ou artistique de son intelligence ; pour tenter de propager ces goûts autour de soi, eh ! bien, il faut du dévouement ! Ceux-là le savent à qui l'on a souvent jeté avec dédain le titre de rêveurs ! Ceux-là le savent qui voulant le progrès intellectuel ont souvent entendu demander autour d'eux : A quoi tout cela sert-il ? Qu'est-ce que cela rapporte ?

Messieurs, vous le savez sans doute vous-même, vous avez dû vaincre bien des résistances, prêcher bien des incrédules, triompher de bien des hésitations avant d'en arriver où vous en êtes aujourd'hui.

Vous étiez peu nombreux dans le principe ; vous aviez peu de ressources ; en cela même peut-être a été le secret de votre force. Chacun de vous s'est dit que de toute nécessité la valeur devait suppléer au nombre, que ce n'était qu'en multipliant ses efforts qu'il atteindrait le but commun.

Vous vous êtes dit qu'il y avait dans une œuvre humble en apparence, d'une utilité douteuse aux yeux de quelques-uns, un grand résultat à obtenir, qu'il y avait à conquérir dans la Capitale du Canada, sur les confins d'une autre province un poste d'honneur pour notre race et notre langue.

Notre langue, Messieurs, ah ! quo de fois depuis plus d'un siècle a-t-on prédit qu'elle allait disparaître ! Que de fois on a voulu la proscrire ! Que de fois on nous a invité à l'abandonner, à la dédaigner pour une autre langue dont on ne nous vantait point l'incontestable beauté, mais que l'on nous présentait comme plus utile au point de vue de l'unique affaire qu'il y ait au monde, l'acquisition de la fortune.

Eh bien, à cela il n'y avait qu'une réponse à faire, c'était celle du philosophe à qui l'on niait le mouvement et qui le prouvait en marchant.

(A continuer.)

## Histoire.

[Pour le Foyer Domestique.]

### MÉMOIRE SUR LE CANADA,

Depuis son établissement jusqu'à nos jours

Par Stanislas Drapau.

Ire. PARTIE.

## L'É CANADA

SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE.

CHAPITRE IX.

1760.

(Suite.)

VII.



N avait cru en Europe que la prise de Québec marquerait la fin de la guerre d'Amérique. Il ne venait à l'idée de personne, —dit RAYNAL, — qu'une poignée de Français qui manquaient de tout, à qui la fortune même semblait interdire jusqu'à l'espérance, osassent songer à retarder une destinée inévitable.

« On ne connaissait pas leur courage, —ajoute GARNEAU,—leur dévouement et les glorieux combats qu'ils avaient livrés et qu'ils pouvaient livrer encore dans ces contrées lointaines où, oubliés du reste du monde, ils versaient généreusement leur sang pour leur pays.

« Malgré la perte de leur Capitale, —ajoute le même auteur,—que les Canadiens attribuèrent à la trahison, ces braves gens aussi français de cœur que s'ils avaient vécu au milieu de la France, ne désespérèrent point. Quoique Québec eût été détruit par le bombardement ; que les côtes de Beauport, l'Isle d'Orléans et trente-six lieues de pays établi sur la rive droite du fleuve, contenant dix-neuf paroisses, eussent